

Sur Fernand Pelloutier

Conférence présentée par Jean-Marie Vincent le 26 février 2004

Avant de parler de Fernand Pelloutier j'aimerais revenir un peu sur ce que l'on appelle la mémoire du mouvement ouvrier. Quand on s'intéresse au mouvement ouvrier on ne peut le faire comme quelque chose qui a disparu ou dire qu'aujourd'hui c'est quelque chose qui est exotique parce que notre présent serait étranger à ce passé. Or je crois que c'est faux : ce passé n'est pas étranger à notre présent. En fait nous devrions nous dire qu'il faut faire beaucoup d'efforts pour avoir un rapport vivant au passé, pour que ce passé ne soit pas quelque chose de mort, pour que ce passé puisse aussi nous servir pour le futur et c'est en ce sens que nous essaierons de nous pencher sur la personnalité de Pelloutier non pas pour nous intéresser à l'individu privé mais à Pelloutier en tant qu'il a été un acteur très important du mouvement ouvrier au lendemain de la Commune.

*

Fernand Pelloutier est né en 1867 (il est mort en 1901). Certes il n'a pas connu la Commune mais il a été confronté quand il a commencé son activité politique et syndicale à tous les problèmes auxquels le mouvement ouvrier se trouvait confronté au lendemain de la Commune. Il faut en effet se rappeler que la Commune a été une saignée absolument épouvantable, à la fois par le nombre des morts et des blessés mais aussi par les déportations. Les déportations ont complètement décapité tout ce qui avait été construit en France par la Première internationale.

La Première internationale était multiple. En son sein il y avait des gens qui se réclamaient de Proudhon, de Marx, de Blanqui. Cette première internationale qui a été l'ossature de la commune a été balayée en France.

*

Un redépart difficile se fait jour au début des années 1880 où on voit réapparaître des organisations socialistes et syndicales.

En 1876 se tient un premier congrès ouvrier apolitique. D'autres suivront, progressivement dominés par les guesdistes qui ont une conception relativement étroite de l'activité syndicale conçue comme complémentaire de l'activité politique, une sorte d'apprentissage du socialisme.

C'est en 1892, avec Aristide Briand, que Pelloutier met au point un projet de grève générale. C'est le début des débats sur la grève générale. Quelle sont les conceptions de Pelloutier et de Briand ?

Pour Pelloutier la grève générale est une arme pacifique pour mettre à bas l'ordre social bourgeois. La grève générale ne se décrète pas : c'est à partir d'une accumulation de forces qu'on pourra à un moment donné appeler à la grève générale. La préparation à la grève générale doit être politique (car il faut convaincre de plus en plus d'ouvriers qu'il faut aller vers la grève générale) et matérielle (création de caisses de grève). Pelloutier sera l'un des premiers à mettre ce thème en avant mais ce thème, s'il aura peu d'écho dans le mouvement ouvrier français, en aura d'importants ailleurs, en Allemagne notamment.

Cette conception contraste avec celle de Briand qui voit dans la grève générale un moyen de pression pour imposer certaines lois au Parlement et non le moyen d'aller vers une autre société. Briand deviendra d'ailleurs bientôt un parlementaire de type assez classique de la troisième République.

*

Pelloutier venait d'un milieu bourgeois, de fonctionnaires. Il est devenu un « révolutionnaire professionnel », vivant très pauvrement d'un petit salaire versé par la Fédération des bourses et de revenus liés à son activité de journaliste.

Pelloutier se situe donc en déséquilibre qui le place en position d'aller vers une autre société. Sur le plan privé il se refuse au mariage considérant que celui-ci en tant qu'institution consacre l'inégalité entre homme et femme. Pelloutier a une vue assez précise de ce qu'il considère être l'oppression des femmes.

Pelloutier est donc à la fois un personnage qui veut trouver les moyens de transformer la société en accumulant des forces et trouver les moyens aussi de saisir autrement la vie et le rôle des individus.

*

Pelloutier a été très intéressé par les milieux littéraires, anarchistes surtout mais aussi symbolistes qui sont des gens qui ne veulent pas se satisfaire d'un quotidien prosaïque dans la société bourgeoise. Il s'est également intéressé au rôle de l'art dans une perspective révolutionnaire. L'art ne doit pas être gratuit mais permettre au maximum de gens de saisir ce qu'ils sont dans la société. Il ne voulait pas que l'art et la littérature deviennent à consonance sociale mais il voulait que l'art et la littérature donnent des éclairages autres sur la vie quotidienne.

Dans ses contacts avec les anarchistes, notamment Emile Pouget, Pelloutier était intéressé par ce que les anarchistes pouvaient dire de l'individu. Il voulait que l'action collective ne soit pas en contradiction avec le développement des individus. Pelloutier ne voulait pas que le mouvement révolutionnaire nie l'individualité. Il concevait l'individu comme s'enrichissant de ses contacts avec les autres. Le culte de soi dont parle Pelloutier n'a rien à voir avec l'individualisme bourgeois.

En 1892 Pelloutier a des polémiques avec Jules Guesde sur la grève générale. Guesde est opposé à la grève générale. Il la considère irréalisable et préfère la voie armée alors que Pelloutier considère la grève générale comme un moyen pacifique de passer à une autre société. Guesde pense aussi qu'il faut accumuler des forces sur le plan parlementaire. Sa référence à la voie armée se situe dans un horizon historique lointain.

Pour Pelloutier, la grève générale est une arme révolutionnaire pour le présent et il faut en conséquence la préparer.

On peut considérer qu'il y a une contradiction chez Pelloutier dans sa position sur les salaires. Pour Pelloutier le salaire n'est que salaire de subsistance, Il n'estime pas possible une amélioration matérielle pour les salariés tant que durera le capitalisme. C'est une position qui rejoint celle de Ferdinand Lassalle (la « loi d'airain » des salaires que Marx a toujours combattue disant qu'il y avait des périodes où les salaires avaient tendance à stagner ou à baisser et que dans d'autres phases, en fonction de la situation du marché du travail et des conjonctures les salaires pouvaient augmenter. A cela Marx ajoutait qu'il y avait un aspect historique dans les salaires c'est-à-dire comment dans une société à un moment donné le niveau minimum était considéré par cette société.

Pelloutier a pris une théorisation à mon sens fautive qui l'a conduit à sous estimer un aspect du syndicalisme puisque, selon lui, les luttes revendicatives étaient largement inutiles.

Le seul rôle que Pelloutier reconnaissait aux luttes revendicatives quotidiennes c'était d'éduquer les travailleurs. Pelloutier ne croyait pas à l'amélioration des conditions de vie des travailleurs à partir de la lutte revendicative. Ce qui le mettait en porte à faux par rapport à d'autres syndicalistes. Mais c'est une position qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa vie.

Cela explique ses positions par rapport aux Bourses du Travail qui sont un instrument local qu'il convient de fédérer non pas sur la base de l'activité revendicative mais sur la base de l'éducation.

*

Pelloutier devient secrétaire général de la Fédération des bourses en 1895 et mène à partir de là une très grande bataille contre le socialisme parlementaire. Cela se situe dans le contexte du fameux discours de Saint-Mandé de Millerand en 1896.

Millerand a déclaré qu'à travers l'action parlementaire il faut convaincre les capitalistes qu'ils ont intérêt à augmenter les salaires et à réduire la durée du travail et aussi à introduire un certain nombre de réformes (protection sociale, accidents du travail, élargissement du droit du travail). Millerand qui va entrer dans le gouvernement Waldeck-Rousseau aux côtés du général Galliffet, un des massacreurs de la Commune, va être un des premiers de ces socialistes parlementaires vivement critiqués par Pelloutier.

Pelloutier va aussi condamner la position de Jaurès qui n'est pas un opportuniste comme Millerand, Viviani et Briand, mais qui est persuadé qu'à travers la participation parlementaire on peut aller vers la transformation sociale.

Jaurès ne se déclare pas hostile à la grève générale mais y voit un moyen d'élargir les libertés publiques. La position de Jaurès rejoint celle des révisionnistes allemands. Dans les années 1880, un certain nombre de dirigeants de la social-démocratie allemande ont commencé à mettre en question l'orthodoxie marxiste de la direction du parti et à considérer que toute une série de thèses de Marx étaient contestées par l'évolution de la société. Parmi ces gens il y avait Bernstein qui comme Jaurès était partisan d'utiliser la grève générale comme arme pour élargir les libertés publiques, pour élargir les possibilités d'action du Parti.

Pelloutier ne partage pas ces positions, il pense que la grève générale n'est pas un moyen de pression, qu'elle ne doit pas être instrumentalisée par le parlementarisme mais qu'elle doit être un instrument pour arriver à une autre société ou alors être un instrument pour se défendre des attaques massives du capital.

Les choses sont à peu près bien ciblées et Pelloutier va essayer de montrer qu'il peut y avoir, même s'il ne croit pas à la lutte revendicative, des instruments pour contrer le capital.

*

En ce sens Pelloutier est l'un des fondateurs du syndicalisme révolutionnaire même s'il n'a jamais employé le terme. Il est partisan du sabotage autrement dit de la désorganisation de la classe capitaliste.

En ce sens il est parfois considéré comme proche de certains anarchistes préconisant des actions armées. Mais c'est une erreur : Pelloutier n'a jamais été partisan ni de l'attentat, ni du terrorisme. Mais d'une façon très claire il a toujours dit qu'il était partisan du syndicalisme d'action directe. Jacques Julliard a bien montré la différence qui existe entre Pelloutier et certains secteurs du syndicalisme qui pensaient à des actions armées, à la propagande par le fait. Pelloutier n'était pas du tout partisan de ça.

Les relations de la Fédération des bourses avec la CGT sont très ambiguës. Pelloutier ne croit pas à la CGT sur une base purement syndicaliste, revendicative. De fait, la fusion entre la CGT et la Fédération des bourses ne sera réalisée qu'après sa mort.

Mais la CGT de 1902 n'est pas du tout la CGT dont rêvait Pelloutier car elle est largement dirigée vers l'action revendicative. Si Pelloutier n'a pas réussi à convaincre l'essentiel des forces du syndicalisme à ses vues il laisse par contre un héritage profond : la méfiance à

l'égard du socialisme parlementaire. C'est un héritage de Pelloutier que l'on retrouvera en 1906 dans la Charte d'Amiens.

*

Les conceptions de Pelloutier en matière d'éducation politique au travers les Bourses du travail n'a pas pour but le savoir pur mais un savoir de combat. Au sein des Bourses l'éducation politique doit être à la fois scientifique, artistique, littéraire. Il y a un thème très intéressant chez Pelloutier, celui de l'enseignement intégral. L'éducation, ne doit pas viser à obtenir des savoirs pour bien réussir dans la vie mais doit être une contribution fondamentale à la formation des individus, en tant qu'individus autonomes.

A l'époque où vit Pelloutier l'œuvre de Marx est très mal connue y compris de ceux qui se disent marxistes. La majeure partie des textes de Marx n'est pas publiée. On connaît *Le Capital* qui pose beaucoup de problèmes d'interprétation et de lecture et si l'on sait que Pelloutier a parcouru l'ouvrage on ne peut conclure qu'il ait retenu beaucoup de choses de sa lecture. On peut cependant faire des rapprochements avec les textes de Marx et d'Engels sur l'éducation polytechnique qui veut être une éducation contre la fragmentation, la segmentation, la parcellisation des savoirs. Une éducation qui doit permettre à chacun de réaliser des synthèses. Il s'agit, non pas de tout connaître mais de bâtir quelque chose bien nourri en connaissances factuelles mais aussi quelque chose qui ait la capacité d'apprendre en permanence. C'est aussi en ce sens que Pelloutier entendait sa conception de l'enseignement intégral. Il s'opposait à la conception de Jules Ferry limitant l'éducation à savoir lire, écrire et compter. Pour Pelloutier cela était inadmissible. Il fallait donner au maximum de gens, au travers de l'activité des Bourses du travail, la capacité à se repérer dans le monde, à ne pas croire aux discours venus d'en haut et à bâtir quelque chose qui permette de se diriger dans la vie.

Ces questions posées à la fin du XIX^e siècle sont toujours très actuelles.